

Marlen Haushofer, *Le Mur invisible* Séance 4 – Connaître la nature

Bien plus encore que chez Verne, *Le Mur invisible* distingue savoirs théorique et pratique. En ce sens, on pourrait distinguer « savoir » et « connaître » :

→ le **savoir**, dans son sens théorique, comme un système d'informations apprises avant toute expérience et, le plus souvent, dans des livres ;

→ le fait de **connaître**, au sens de « retenir quelque chose pour avoir vécu, éprouvé, ressenti cette chose » ou encore de « connaître quelqu'un pour l'avoir rencontré ; entretenir avec lui des relations ».

À la différence de *Vingt mille lieues sous les mers*, où il est présent à chaque chapitre, la savoir, au sens rationnel et théorique du terme, est quasiment absent du *Mur invisible*, remplacé par une connaissance qui repose sur le contact prolongé avec les êtres et les choses.

I. L'absence de savoir théorique sur la nature

I.1. La narratrice : le contraire d'une érudite

- L'ignorance

Contrairement au professeur Aronnax, au capitaine Nemo et même à Conseil, la narratrice n'est en rien une scientifique. Elle n'est même pas particulièrement cultivée. Et elle reconnaît sans difficulté l'étendue de son ignorance, en particulier en ce qui concerne le nom des objets naturels qui l'entourent. Ainsi dit-elle des étoiles qu'elle admire à l'alpage : « je continuais à ignorer leurs noms » (p. 221) ; ou encore de certaines plantes de sa vallée : « je ne connais même pas le nom des fleurs qui poussent le long du ruisseau » (p. 97). Et quand on lui y a, peu lui importe qu'il soit vernaculaire¹ ou inexact :

« Il m'arrivait de trouver dans la forêt du trèfle à lapin, dont la saveur aigrelette est agréable. Je ne sais pas quel est son véritable nom, mais enfant j'aimais déjà en manger. » (p. 94)

« Parfois, j[...] observais un busard qui traçait des cercles au-dessus de la forêt. Je ne sais pas s'il s'agissait bien d'un busard. Ç'aurait pu aussi être un faucon ou un épervier. J'ai l'habitude d'appeler busard tous les oiseaux de proie, simplement parce que ce mot me plaît. » (p. 242-243)

Difficile d'imaginer un tel dilettantisme chez Aronnax ou Conseil, qui donnent toujours le nom scientifique juste !

C'est que la narratrice a un rapport au monde différent de ces héros verniens. Son expérience de la nature est beaucoup plus sensorielle et parfois même sensuelle. Or il n'est pas besoin de savoir comment une plante s'appelle pour en apprécier le parfum, comme elle le souligne dans sa description de l'alpage :

« [C]e que je préférais à tout, c'était contempler la prairie. [...] La lavande y poussait. Des rhododendrons sauvages, des antennarias, du thym sauvage et une quantité d'herbes dont je ne connaissais pas le nom, mais qui sentaient aussi bon que le thym bien que différemment. » (p. 243)

¹ *Vernaculaire* : ici, « Nom vulgaire d'animal ou de végétal, par opposition aux noms qui suivent les règles de la nomenclature scientifique ».

- La critique du savoir théorique

Certes, la narratrice regrette parfois de ne pas en avoir appris davantage, dans son ancienne vie :

« Dans la première partie de ma vie j'ai été une dilettante et ici, dans la forêt, je ne suis rien de plus. Mon unique professeur est aussi peu savant et aussi peu cultivé que moi, car je suis mon propre professeur. » (p. 98)

Mais on lit également sous sa plume une certaine critique du savoir théorique, livresque :

« J'ai passé des années à faire des calculs et des logarithmes et je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi cela peut servir, ni de ce que cela signifie » (p. 97)

Les savoirs mathématiques, mais aussi linguistiques, historiques, géographiques (cf. suite de la page) qu'elle a acquis à l'école lui paraissent ainsi dépourvus de sens et d'intérêt. Quant à l'histoire naturelle que l'on apprend dans les livres, elle la considère comme inutile car trop désincarnée, abstraite – éloignée de toute expérience :

« je ne connais même pas le nom des fleurs qui poussent le long du ruisseau. J'ai dû les apprendre en histoire naturelle, d'après des livres et des dessins, et naturellement je les ai oubliés comme tout ce qu'on est incapable de se représenter » (p. 97).

Et de conclure : « quelque chose dans notre programme d'enseignement devait être détraqué » (p. 97).

I.2. Un monde sans livres

Alors qu'Aronnax a à sa disposition les douze mille volumes de la bibliothèque de Nemo (cf. *Vingt mille lieues sous les mers*, p. 109), la narratrice n'a, pour sa part, presque aucun livre au chalet. Ou alors des romans policiers ou des magazines féminins qui sont tellement éloignés de l'expérience qu'elle vit qu'elle les délaisse rapidement voire, dans un geste rageur, les brûle.

- Un manque paradoxal

Ce manque de véritables livres est intensément ressenti par la narratrice, au point qu'elle parle de son « désir torturant » de s'en procurer :

« J'étais prise alors du désir torturant de courir à la bibliothèque la plus proche pour chercher des livres. La pensée que ces livres devaient toujours exister et que je pourrais un jour me les procurer me consolait un peu. » (p. 261-262)

Cependant, c'est moins le savoir contenu dans ces ouvrages qui lui manquent que la matérialité même du livre : « Si un jour je sors d'ici, je caresserai avec amour tous les livres que je trouverai, mais je ne les lirai pas » (p. 262).

- L'importance des almanachs

Les seuls ouvrages dont elle dispose et qu'elle va consulter de manière récurrente sont les almanachs paysans :

« J'avais découvert un almanach paysan qui me semblait intéressant. Il contenait un grand nombre de renseignements sur le jardinage et l'élevage, et j'avais le plus grand besoin d'en savoir davantage sur le sujet » (p. 56)

L'almanach est loin d'être un livre savant ; il s'agit en effet d'un « livre populaire publié chaque année et comprenant outre un calendrier, des renseignements astronomiques, météorologiques, scientifiques, pratiques, etc. ».

La narratrice doit à ces almanachs ses connaissances agricoles : « Tout ce que je sais de l'élevage du bétail, et c'est bien peu, me vient de ces almanachs » (p. 150). Elle souligne cependant que les informations qu'elle y trouve sont lacunaires, puisque ces livres s'adressent à des personnes qui sont déjà familières de l'agriculture, non à des profanes :

« Je ne savais pas combien de temps le taureau devait téter et je cherchai des renseignements dans tous les almanachs mais en vain. Ils avaient été écrits pour des gens qui avaient déjà l'expérience de l'élevage » (p. 179)

II. L'acquisition d'un savoir-faire et de connaissances incarnées

Puisque le savoir théorique est inexistant ou presque, la survie de la narratrice dans la nature est rendue possible par l'acquisition d'un savoir-faire : une « habileté manuelle acquise par l'expérience [...] dans un domaine déterminé. Elle n'a pas de savoirs livresques sur la nature mais, petit à petit, elle apprend à savoir faire avec la nature, dans la nature.

II.1. Des compétences puisées dans l'expérience passée

Cette acquisition est facilitée par le fait que l'agriculture est un domaine avec lequel elle a toujours entretenu des affinités : « Tout ce qui a trait aux plantes et aux animaux m'a toujours paru évident » (p. 160 ; cf. notre **Séance 3**). Et, surtout, parce que qu'elle a passé « toutes [ses] vacances à la campagne » durant son enfance (p. 63).

Dans son malheur, elle a donc la chose d'avoir déjà expérimenté dans sa jeunesse et même « appris » à faire (c'est le verbe qu'elle emploie) certaines des activités essentielles à sa nouvelle vie – traire, tirer au fusil ou encore faucher : « J'avais appris à traire pour m'amuser quand j'étais jeune fille. Mais il y avait vingt ans de cela et je n'en avais plus l'habitude » note-t-elle quand elle entreprend « immédiatement de [...] soulager la vache qu'elle vient de trouver et qui n'a « pas été traitée depuis deux jours » (p. 36). De même, à propos de la chasse, elle écrit : « Je savais manier un fusil pour avoir participé, souvent avec succès, à des tirs à la cible » (p. 50).

Malgré le temps qui s'est écoulé depuis ces premières expériences, le souvenir du geste perdure, bien plus que les savoirs abstraits et poussiéreux appris à l'école :

« J'avais appris à faucher quand j'étais jeune fille et ça m'avait amusée après toutes ces heures passées dans des classes sentant le renfermé. Mais il y avait déjà plus de vingt ans, et depuis j'avais sans doute oublié comme il fallait s'y prendre. [...] Dès les premiers mouvements, je m'aperçus que je me rappelais le rythme et je détendis mes muscles crispés » (p. 91)

Ce qui n'avait donc été que des pratiques ludiques devient la raison même de sa survie :

« De ces étés à la campagne que je considérais comme un jeu, je retirais certaines connaissances qui me sont restées et qui me servent dans la vie que je suis à présent obligée de mener » (p. 63)

II.2. Un corps qui apprend à faire

En outre, ce que le temps a rendu incertain, difficile ou douloureux, la répétition le rend fluide et maîtrisé (cf. notre **Séance 3**). Ainsi, la narratrice éprouve beaucoup moins de

difficulté à faire les foins le deuxième été que le premier, alors même qu'elle est descendue de l'alpage le matin même pour cela :

« [...] à dire vrai, après cette longue marche, tout se passa mieux que je ne me l'étais imaginé, mieux que l'année précédente où je n'avais pas tenu une faux depuis vingt ans et où je n'étais pas encore habituée aux travaux pénibles » (p. 228)

Dans cet apprentissage, ce ne sont pas son esprit ni sa raison qui sont mobilisés. C'est, avant tout, son corps, comme le souligne le changement de sujet grammatical dans la citation suivante :

« Le troisième jour je compris enfin, ou plutôt mes mains², mes bras, mes épaules comprirent et d'un seul coup ce fut comme si je n'avais rien fait d'autre de toute ma vie que scier du bois » (p. 93).

De même qu'il n'est pas nécessaire de connaître le nom d'une plante pour en apprécier le parfum, de même le fait de scier du bois ne s'apprend pas dans les livres mais par la pratique. Il s'agit là d'une connaissance incarnée, présentée par la narratrice comme la seule connaissance véritable : « Ce n'est que lorsque la connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment » (p. 72).

III. Le développement d'une connaissance intime de la nature

Les gestes ne sont pas les seules connaissances que la narratrice acquiert dans ce face-à-face constant avec la nature. Comme nous l'avons noté lors de la Séance 2, elle s'arrête rarement pour *contempler* la nature. En revanche, elle *observe* constamment, c'est-à-dire qu'elle considère avec attention les différents objets naturels qui l'entoure. De cette observation découle rapidement une connaissance approfondie, un véritable apprentissage de la nature.

III.1. Connaissance des signes naturels

Dès la première lecture, on remarque les notations fréquentes concernant le temps qu'il fait : « Il faisait très frais, le ciel était bleu pâle et les buissons couverts de rosée. Une journée radieuse commençait » (p. 31 – on relève dans le roman une vingtaine d'occurrences semblables). Ces phrases montrent l'attention portée par la narratrice à l'état du ciel et à la température ; le temps qu'il fait est en effet une contrainte forte, une donnée essentielle qu'elle doit prendre en compte pour programmer ses activités. Elle ne peut en effet faire les foins quand il pleut, ni partir chasser en pleine tempête de neige.

Or, là encore, l'habitude et l'expérience jouent un rôle essentiel et sa compréhension des phénomènes climatiques s'améliore au fil des mois.

« À cette époque, je ne savais pas encore reconnaître les différents signes qui me permettent à présent de prévoir le temps. [...] Plus tard, j'appris à discerner le moment propice, mais le premier été je fus livrée sans défense aux intempéries » (p. 91)

La vulnérabilité diminue, l'incertitude laisse peu à peu la place à la certitude : « Je savais que cette pluie signifiait la fin de l'automne. Elle annonçait l'hiver, cette longue période qui me faisait peur » (p. 139).

² On peut noter, au passage, que la narratrice présente les mains comme l'origine de l'intelligence humaine : « Souvent je me disais que si des mains avaient subitement poussé à L il n'aurait pas tardé à penser et à parler » (p. 159-160).

À côté de cette observation du ciel, ou des divers signes permettant de prévoir les conditions climatiques, on notera une attention portée aux plantes et en particulier à celles dont la narratrice cherche à se nourrir. Ainsi la couleur « rosé[e] » des aîrelles lui apprend-elle qu'elle est montée trop tôt à l'alpage et que les baies ne sont pas encore suffisamment mûres pour être récoltées (cf. p. 130). L'odeur des plantes pallie l'ignorance de leur nom et de leurs caractéristiques botaniques afin de lui permettre de distinguer celles qu'elle peut de celles qu'elle ne peut pas manger : « Je mangeais toutes les herbes qui sentaient bon et qui me paraissaient comestibles » (p. 225).

III.2. Connaissance intime et affective

- De ses animaux

Nous passerons rapidement sur cette perspective, que nous retrouverons et développerons dans notre **Séance 5**.

L'attention que porte la narratrice à ses animaux domestique est notable. On trouve dans son récit de nombreuses descriptions de leur aspect, de leur état ou de leur comportement, comme dans ce long passage consacré à Tigre :

« Je m'occupais beaucoup du petit chat. En fait il n'était plus du tout petit. Il avait beaucoup grandi et ses muscles s'étaient développés. Son poil était brillant de santé et ses moustaches se dressaient, superbes et bien fournies. Il était très différent de sa mère, impétueux, avide d'affection et toujours prêt à s'amuser. Sa passion était de jouer la comédie, avec comme principaux rôles celui de l'animal sauvage, furieux, terrible et semant la terreur, celui du doux chaton sans défense inspirant la pitié, celui du penseur tranquille planant au-dessus des contingences du quotidien (rôle qu'il lui était difficile de tenir plus de deux minutes), enfin celui du chat offensé, blessé dans son honneur de mâle » (p. 223)

Cette description poussée du chaton et de ses jeux montre à quel point la narratrice observe son animal, parvenant non seulement à distinguer ses différents états d'âme mais aussi dans quelle mesure il s'agit d'émotions véritables ou de posture qu'il endosse par jeu.

L'observation attentive des animaux permet aussi à la narratrice de comprendre, sans disposer d'un savoir vétérinaire, ce qui se passe en eux sur le plan physiologique. C'est ainsi par exemple qu'elle prévoit les naissances par exemple :

« Fin juin, la chatte se transforma d'une manière très suspecte. Elle devint grosse et maussade. Elle restait parfois accroupie pendant des heures au même endroit, figée dans une posture disgracieuse, et semblant écouter au-dedans d'elle. [...] Son état ne semblait pas faire le moindre doute, car elle n'était pas malade et avait bon appétit. Pendant que je me préoccupais de la vache, de minuscules chatons avaient poussé dans le ventre de la chatte. » (p. 83-84)

De même, c'est un examen attentif qui lui permet d'aider Bella à vèler :

« J'examinai Bella de plus près et d'un seul coup tout me devint clair. Je pouvais me représenter exactement comment le veau était placé. Cela ne servait à rien de tirer sur les pattes antérieures car la tête du veau était repoussée au lieu de venir en avant. » (p. 167)

Celui des animaux avec lequel elle atteint le degré maximal de cette connaissance est probablement Lynx : « J'avais [...] appris sur lui une foule de choses et je comprenais presque tous ses mouvements et presque tous ses appels » (p. 309). Et parce que l'acte de connaissance

est, dans ce cas-ci, réciproque (« il comprenait le sens de presque tout ce que je lui disais. Qui sait, peut-être comprenait-il plus de mots que je ne le pensais », p. 39), s'instaure entre eux ce que la narratrice appelle une « tranquille compréhension silencieuse » (*ibid.*).

- De la nature

Or, plus on avance dans le roman, plus on se rend compte que la narratrice est capable de développer cette connaissance intime, émotionnelle, avec toute la nature, au-delà même de la barrière animé/non-animé. Ainsi peut-elle dire, à propos de la voûte étoilée sur l'alpage :

« J'appris à connaître toutes les étoiles, même si je continuais à ignorer leurs noms ; elles me devinrent très vite familières. Je n'identifiai que Vénus et la Grande Ourse, toutes les autres restèrent anonymes, les rouges, les vertes, celles qui avaient des reflets bleus et les jaunes. [...] La nuit dont j'avais toujours eu peur et que je combattais jadis en allumant toutes les lumières ne m'inspirait sur l'alpage plus aucune terreur. En fait, enfermée dans des maisons de pierre, derrière des persiennes et des rideaux, je ne l'avais jamais réellement connue. La nuit n'était pas du tout ténébreuse. Elle était belle et je commençais à l'aimer. » (p. 221-222)

La première phrase souligne un paradoxe : la narratrice « connaît » et « ignore » à la fois. En effet, elle n'a toujours pas acquis de savoir théorique sur les étoiles ; mais elle en a désormais une connaissance personnelle, et même en quelque sorte « interpersonnelle » – comme si chaque étoile était une personne familière et appréciée. Cette connaissance intime, fondée sur une expérience directe (sans les barrières des persiennes et des rideaux), permet d'appivoiser la nuit et de l'apprécier : de « l'aimer ».